

Votre Majesté pour commander en chef l'expédition ait à un moment donné, et qui, je l'espère, ne se présentera pas, à m'obéir implicitement ! Toutefois je m'engage à ne donner aucun ordre à cet amiral qu'autant que M. Ducasse, que le roi estime si fort, connaîtra et approuvera cet ordre. Enfin, je désire que mes flibustiers reçoivent un tiers du butin qui sera fait à Carthagène.

—Accepteriez-vous des aumônières sur les navires de votre flotte, monsieur de Montbars ? demanda Louis XIV, sans se prononcer sur les exigences du boucanier.

—Avec la plus vive reconnaissance, sire ! La pensée qu'ils recevraient les secours de la religion à leurs derniers moments redoublerait le courage de mes flibustiers. Jamais nous n'engageons de combat sans implorer auparavant l'aide du Dieu tout-puissant des armées !...

Cette réponse de Legoff était d'une scrupuleuse exactitude ; elle décida peut-être, dans l'esprit de madame de Maintenon, et, par conséquent, dans celui de Louis XIV, du sort de l'expédition de Carthagène.

—Monsieur dit le roi, je vous autorise à aller, de ma part, trouver M. de Pontchartrain.

Legoff s'inclina profondément devant Louis XIV et la marquise de Maintenon, et s'éloigna à reculons comme un homme de cour, sans que son visage décelât l'émotion du triomphe : cependant la joie était dans son cœur.

Une fois dans la cour d'honneur du palais, Legoff se dirigeait tranquillement vers son carrosse resté en dehors de la grille, lorsqu'une exclamation de surprise, poussée à ses côtés, l'arracha à ses pensées et lui fit relever la tête.

Il se trouva face à face avec le chevalier de Morvan.

—Vous ici, mon gentilhomme ! dit Legoff avec douceur et en reprenant son air habituel de bonhomme. Parbleu ! il paraît que nous sommes destinés à nous rencontrer toujours !

—Ah ! vous avez un carrosse ! répéta avec surprise de Morvan qui remarqua seulement alors l'élégance sévère et irréprochable de la toilette de son nouvel ami. Jour de Dieu ! quel costume pour un maquignon ! vous semblez venir de la cour.

—Je viens, en effet, de causer pendant une heure en particulier avec le roi, répondit simplement Mathurin, en se rangeant pour laisser le jeune ébahi monter dans le carrosse.

## IX

Si l'on se reporte par la pensée à la date à laquelle se passe cette histoire, c'est à dire à une époque où le prestige de la royauté était presque une religion, on comprendra sans peine, non-seulement l'étonnement, mais encore la stupefaction que la réponse de Mathurin dut causer à de Morvan.

—Vous vous êtes entretenu pendant une heure en particulier avec Sa Majesté Louis XIV ? répéta le jeune gentilhomme en regardant à deux reprises son compagnon pour s'assurer s'il n'était pas en proie à un accès de folie.

—Certes, dit Mathurin : mais que trouvez-vous donc de si extraordinaire à cela ? Nous avions, le roi et moi, une affaire à traiter ; il a bien fallu nous voir pour débattre nos intérêts respectifs !...

De Morvan crut alors, — sachant combien son compagnon manquait d'éducation et de savoir-vivre, — à une plaisanterie d'un goût équivoque, mais Mathurin ne le laissa pas longtemps dans cette erreur !

—Monsieur le chevalier, lui dit-il en changeant tout à coup de ton, c'est à peine si je

vous ai vu pendant quelques heures, mais cela m'a suffi pour vous apprécier comme vous le méritez.

Le moment est venu où je dois reprendre vis-à-vis de vous ma physionomie véritable.

Qu'il ne soit plus question de ce maquignon mal-appris à qui vous avez accordé l'hospitalité à Penmark, et que le hasard a semblé placer depuis lors plusieurs fois sur vos pas ! Je me nomme le baron Legoff, et j'ai depuis longtemps des projets sur vous.

Le calme plein de dignité avec lequel Legoff prononça ces paroles ne laissa aucun doute à de Morvan sur leur véracité.

La surprise qu'il éprouva fut extrême, et à cette surprise se mêla un secret dépit, presque un sentiment d'humiliation qui lui fit monter le rouge au visage.

Le jeune homme, en songeant à quel point le prétendu maquignon avait abusé de sa crédulité et rendu son inexpérience flagrante, eut peine à retenir sa colère :

—Monsieur le baron, lui répondit-il, permettez-moi de vous rappeler que ce rôle d'un maquignon grossier si bien joué, ou, pour être encore plus exact, trop bien joué par vous, vous a valu de ma part des paroles dures à entendre et difficiles à supporter quand on est gentilhomme ! Si la façon dont je vous ai traité à Penmark ne s'est pas effacée de votre souvenir, et que vous désiriez m'en demander raison, soyez persuadé que, malgré notre récente amitié, je suis...

—Mon cher Louis, répondit le boucanier, vous êtes le seul être que j'aime au monde... le seul lien qui me rattache encore à l'humanité !... Un seul mot suffira pour vous expliquer la tendresse et le dévouement sans bornes que je vous porte : j'ai été l'intime ami, le *matelot*, ainsi que cela se dit aux îles, ou, si vous le préférez, le frère d'armes du comte de Morvan, votre père !...

—Vous avez connu mon père, monsieur ? interrompit de Morvan avec un élan plein de pâleur et de larmes. Oh ! de grâce... parlez !... puis-je espérer encore...

—Le comte de Morvan est mort assassiné entre mes bras, répondit lentement Legoff avec une émotion profonde. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent : " Mon ami, je recommande à ta tendresse mon pauvre Louis, mon fils... deviens son père. "

Un assez long silence suivit cette réponse du boucanier. Tout à coup, de Morvan saisissant vivement la main rude et basanée du baron, la porta à ses lèvres et la baisa pieusement en disant : " C'est cette main qui a fermé les yeux de mon père ! " Puis, éclatant en sanglots, il se jeta éperdu de douleur dans les bras du frère d'armes du comte de Morvan.

—Ah ! monsieur, reprit le pauvre jeune homme, le premier moment du désespoir passé : ah ! monsieur, vous aussi vous pleurez !...

En effet, de grosses larmes coulaient silencieuses le long des joues, bruniées par le soleil des tropiques, du boucanier.

—Oui, je pleure, répondit Legoff sans songer à cacher sa faiblesse, car ton père avait un cœur comme on n'en retrouve plus sur la terre ; et il m'aimait... ah ! il m'aimait... comme on ne m'aimera plus !

—Je ferai de mon mieux pour...

—Oui, tu es un brave et loyal garçon, Louis, je le sais ; mais, que veux-tu ! il y a des affections qui ne se remplacent pas !

Legoff s'arrêta un instant, puis reprenant bientôt la parole, mais cette fois d'une voix stridente et dont les notes ressemblaient assez au bruissement que produit la course du serpent à trévers les savanes desséchées du désert :

—Sais-tu encore ce qui me fait pleurer ?

dit-il : c'est que depuis quinze ans que ton père n'est plus, mon bras n'a pu atteindre son assassin !... J'ai jusqu'à ce jour laissé le sang de mon *matelot* sans vengeance ?... Comprends-tu à présent pourquoi j'ai besoin de toi !...

—Oui s'écria de Morvan, et je jure, devant Dieu, que, dans quelque position que je me trouve, en quelque moment que ce soit, je quitterai sans hésiter, amour, fortune, plaisirs, pour obéir à votre voix, dès qu'elle m'appellera pour courir sus à l'assassin du comte de Morvan.

—Je prends acte de ce serment ! dit le boucanier d'un ton solennel. N'oublie point, Louis, que d'y manquer équivaldrait pour toi à la malédiction de ton père !

Legoff laissa pendant près d'une demi-heure le jeune homme livré à ses réflexions.

Ce ne fut qu'en arrivant à Sèvres qu'il reprit la conversation.

—Mon cher comte, dit-il, me permettez-vous de vous adresser une question, peut-être indiscret et à coup sûr embarrassante, si vous y répondez avec franchise ? Comment se fait-il que je vous aie rencontré à Versailles ?

—J'étais à Versailles pour attendre à son passage et l'entrevoir, ne fût-ce qu'une seconde seulement, une jeune personne que j'aime de tout mon cœur, répondit le gentilhomme en rougissant, mais heureux d'avoir enfin un ami à qui il put parler de la fille du comte de Monterey.

—Nativa de Sandoval, n'est-ce pas ?

—Elle-même, dit de Morvan, sans chercher à cacher son étonnement. A mon tour, baron Legoff, laissez-moi vous demander comment vous avez pu deviner mon secret !

—Il m'est impossible de satisfaire votre curiosité. J'interroge beaucoup, mais je ne réponds jamais. Du reste, si ce renseignement peut vous être agréable, je vous apprendrai que je connais Nativa depuis deux ans.

—Vous connaissez Nativa depuis deux ans ! répéta le jeune homme !

—Depuis deux ans ou dix-huit mois. Cette petite est fort jolie et fort aimante ! La première fois que j'entendis parler d'elle ce fut à propos d'une passion violente qu'elle éprouvait pour un des plus célèbres boucaniers de l'île de la Tortue. Un garçon plein de distinction, ma foi, et joli homme au possible ! Nativa me l'a raconté elle-même.

—Vraiment !... Alors cette enfant est plus forte que je ne l'aurais cru. Ah ! c'est elle-même qui vous a fait cet aveu ?... Tiens ! mais cela dénote de sa part une hardiesse et une profondeur d'esprit réellement incomparables !... Et, dites-moi cher comte, Nativa a-t-elle ajouté que le souvenir de cet homme était resté tellement vivace en son cœur, qu'il y a de cela six mois à peine, elle lui écrivit pour lui offrir sinon sa fortune, car son père l'eût déshérité, du moins sa main ?

—C'est une infâme calomnie ! s'écria de Morvan.

—Bon ! voilà que vous m'insultez gratuitement, dit Legoff en riant. Au fait, les amoureux ne sont-ils pas les trois quarts du temps fous à lier ? Qu'attendre de raisonnable de leur part ? Après tout, si Nativa, si franche et si explicite avec vous, ne vous a point parlé de cette lettre, c'est que cette lettre sans doute n'a jamais existé...

—Je vous le répète, baron, c'est une calomnie infâme !

—A votre assurance, je serais assez porté à partager votre opinion, si une chose ne me gênait un peu... C'est que j'ai vu par moi-même la lettre de Nativa entre les mains du boucanier à qui elle l'a adressée. Peut-être aussi ce boucanier a-t-il fait un faux pour